

INFIDÈLEMENT VÔTRE

UNFAITHFULLY YOURS

DE PRESTON STURGES

FICHE TECHNIQUE

USA - 1948 - 1h45

Réalisation & scénario :
Preston Sturges

Image :
Victor Milner

Montage :
Robert Fritch

Décor :
Lyle R. Wheeler

Costume :
Bonnie Cashin

Interprètes :
Rex Harrison
Linda Darnell
Barbara Lawrence
Lionel Stander
Kurt Kreuger
Rudy Vallee
Edgar Kennedy
Torben Meyer



SYNOPSIS Un célèbre chef d'orchestre, Sir Alfred Carter, est persuadé que sa femme, la très jolie Daphné, le trompe avec son secrétaire, Tony. Au cours d'un concert, inspiré par Rossini, Wagner et Tchaïkovski, Sir Alfred imagine trois façons différentes de venger son honneur. Le concert s'achève devant une salle en délire. Insensible, Sir Alfred s'apprête à mettre en pratique ses fantasmes.

CRITIQUE

En 1948, la grande période du scénariste-réalisateur le mieux payé d'Hollywood, Preston Sturges, est déjà derrière lui. Après *Infidèlement vôtre*, réalisé avec le soutien de la Twentieth Century Fox après son départ de la Paramount, Preston Sturges ne tournera plus que deux films aujourd'hui oubliés et disparaîtra de la mémoire trop sélective des cinéphiles. L'auteur de screwball comedy le plus doué de sa génération n'avait pourtant pas dit son dernier mot : la preuve avec cet exercice de style de haute volée.



Preston Sturges est le premier scénariste hollywoodien à être passé à la réalisation. Cette anecdote n'est pas anodine, car alors que nombre de cinéastes, et pas des moindres, se faisaient alors imposer les scénarii de leurs films par leurs «patrons» des studios, Sturges n'eut jamais à composer avec une histoire qui ne convenait pas à son style purement comique. **Infidèlement vôtre** en est un exemple comme les autres, mais certainement pas le moins brillant.

(...) La grande originalité d'**Infidèlement vôtre** réside dans sa construction. Chacun des scénarios qu'Alfred construit dans sa tête alors qu'il bat la mesure de son orchestre est lié à la musique qu'il interprète. Rossini sera le fil directeur du meurtre, Wagner celui du pardon et Tchaïkovski celui du suicide. Dans ce choix, rien n'est laissé au hasard, car le déroulement de chaque morceau correspond exactement à celui de chaque scène (certaines sont donc plus longues que d'autres), et les actes des personnages sont régulés sur les convolutions de la musique. La joie légère de Rossini définit l'acte jouissif et libérateur de l'assassinat de Daphné ; la noirceur désespérée de Wagner, le sacrifice du pardon ; et la tristesse poétique de Tchaïkovski, le suicide à la roulette russe. A tout bien y réfléchir, le style de chacun de ces compositeurs n'est pas le reflet immédiat de la scène qui se joue devant nos yeux : comment penser que Rossini puisse donner envie de tuer ? Mais Sturges

réussit l'impossible : convaincre de l'évidence de son choix, tout en déclinant adroitement l'idée, reprise dans une des répliques du film, que la musique classique provoque en nous des émotions inconscientes et irrépressibles. Entendu par un homme fou de jalousie, la virtuosité des phrases de Rossini peut très bien le faire sortir de ses gonds, l'élan des violons suivant celui du rasoir découpant la gorge de sa jeune femme...

Si **Infidèlement vôtre** reste une comédie, certes noire, mais une comédie tout de même, c'est qu'il n'est d'abord question que de l'imagination du chef d'orchestre. Si la première scène de règlement de comptes entretient la confusion - le concert est-il fini ? Alfred a-t-il réellement tué sa femme ?, la deuxième permet rapidement de reprendre le fil. Mais quand l'imagination rejoint la réalité, le plus drôle reste encore à venir : dans sa tentative de recréer ses scénarios, le chef d'orchestre échoue lamentablement. D'abord parce que tout ne marche pas aussi bien que dans les rêves (ce qui est l'objet d'une magnifique scène de pur burlesque), mais aussi tout simplement parce que Daphné n'admettra jamais sa culpabilité, n'étant pas... coupable. Sturges se permet même, idée brillante, de reprendre chacun des morceaux pour les tentatives avortées d'Alfred : Rossini suit ses innombrables chutes alors qu'il tente d'attraper un enregistreur dans une armoire ; Wagner constate sa difficulté à trouver de

l'encre pour remplir le chèque de divorce ; et Tchaïkovski souligne la naïveté de sa femme qui déclare avoir souvent joué à la roulette russe avec son père...

Le sens aigu de Sturges pour la comédie est partout et peut même surgir dans des détails infimes, comme ce long travelling sur l'orchestre, qui dévoile une harpiste profitant de sa pause pour se refaire les ongles... (...) L'histoire racontée n'a pas vraiment d'importance pour Sturges, mais la façon dont il la raconte définit sa mise en scène. Le cinéaste est à la fois le maître du tempo, connu pour la vitesse de mitrailleuse de ses dialogues, déclamés sans temps mort, mais aussi celui de la digression. Il aime parler de tout et de rien, montrer des situations qui ne font rien avancer - comme cette longue séquence sur l'orchestre, où un joueur de cymbales un peu trop scrupuleux manque de rendre sourd tous ses camarades musiciens...

Sturges est un amateur des situations extrêmes poussées à l'extrême. Le choix de Rex Harrison pour interpréter Alfred De Carter est évidemment poussé non pas par le don de l'acteur pour la comédie (non avéré alors), mais par son élégance british qui lui fait dire ses dialogues comme du Shakespeare, décalage tor-dant lorsqu'il n'est gratifié que de répliques vulgaires... L'intérêt de Sturges pour le luxe et les classes sociales élevées, dont il était lui-même originaire, marchait toujours de concert avec son besoin constant de les faire



tomber (littéralement) de leur piédestal. C'est tout le sens de cette longue séquence muette où Rex Harrison, tentant malgré lui de garder sa dignité d'aristocrate, s'étale de tout son long en se prenant cinq fois les pieds dans le téléphone, puis s'avoue vaincu face à un mode d'emploi pour le moins indéchiffrable...

Fourmillant de personnages secondaires savoureux, utilisés uniquement pour faire rire (ce qui était le premier objectif de Sturges), et de private jokes - ainsi Rudy Vallee reprenant son rôle de milliardaire obsédé par les comptes de *The Palm Beach Story*, *Infidèlement votre* est un parfait concentré du style de Sturges. Et puisque l'on peut aujourd'hui facilement découvrir son œuvre, en DVD ou au cinéma, pourquoi s'en priver ?

Ophélie Wiel
<http://www.critikat.com>

(...) Dans *Infidèlement vôtre*, les objets, comme doués de vie, semblent s'unir pour empêcher Rex Harrison, chef d'orchestre jaloux, d'assassiner son épouse. Entre eux et lui s'engage une lutte à mort, digne du plus beau des cartoons. D'ailleurs, le sandwich dans lequel Harrison enfonce un doigt fait «schhhtong» et un magnétophone siffle «wizzzzz» en passant par la fenêtre. En permanence, la folie douce des personnages semble cernée par celle, dévastatrice, d'un dessin animé en fureur. (...)

Pierre Murat

Télérama n° 3000 - 14 Juillet 2007

Fait rare dans le cinéma américain de cette période, Preston Sturges est simultanément producteur, scénariste et réalisateur du film. Dans le Hollywood des années 40, Preston Sturges fut un météore. Fils de bourgeois, promis à une belle carrière dans l'industrie cosmétique (il inventa un rouge à lèvres indélébile !), il aborda avec succès le théâtre, le scénario et enfin la mise en scène. Sa courte carrière s'acheva en France à la fin des années 50, dans un relatif oubli. Sturges, que tout pousse à considérer comme un classique de la comédie américaine, est longtemps resté dans l'ombre des grands. Lubitsch ou Hawks, aux carrières plus durables, et mieux installés dans l'esprit du public, lui auront longtemps volé la vedette. *Infidèlement vôtre*, brillante variation sur les

humeurs d'un mélomane amoureux, a néanmoins la réputation d'être la comédie la plus originale de la période. Ce projet datait des années trente, et Sturges l'aurait proposé à Lubitsch, quinze ans avant de le produire et le réaliser lui-même. Le maître, admiratif, aurait néanmoins refusé en déclarant le public indigne d'une œuvre si originale («C'est du caviar et le public veut du corned-beef et du hachis !»).

(...) Fantastique, audacieux, et très personnel, *Infidèlement vôtre* est largement à la hauteur des grandes comédies, vues et revues, des années 30 et 40. Mais sa modernité fait déjà penser au Mankiewicz d'*On murmure dans la ville* (Cary Grant y jouait le rôle d'un médecin, chef d'orchestre à ses heures, victime de rumeurs désobligeantes), ou à Billy Wilder, tant par le brio des dialogues que par un parfait dosage d'ironie sophistiquée et de comique visuel proche du «slapstick». La scène (hilarante) où l'excellent Rex Harrison se débat avec le mode d'emploi d'un magnétophone annonce par ailleurs de manière frappante Blake Edwards et les gaffes de Peter Sellers dans *The Party*. Film unique, *Infidèlement vôtre* se situe au confluent de la comédie classique et inhabituelle, ses meilleurs moments demeurant toujours d'un comique infaillible. Une œuvre aussi attachante qu'incontournable.

Grégoire Bénabent
<http://www.chronicart.com>



BIOGRAPHIE

Preston Sturges est sans conteste le plus injustement méconnu des grands cinéastes américains. Premier scénariste du parlant à «passer» à la réalisation en 1940, fondateur de la «seconde» comédie américaine (il parachève l'aventure de la comédie américaine par sa destruction), il arrête de réaliser des films à Hollywood en 1949, devenant ainsi le grand oublié de la «politique des auteurs». Preston Sturges, de toute façon, c'est vraiment autre chose.

<http://www.cinematheque.fr>

(...) Preston Sturges commence sa carrière à Hollywood en écrivant des scénarios brillants et drôles au service de cinéastes comme William Wyler, Rouben Mamoulian, Michelle Leisen, entre autres. **Thomas Garner** (1933) de William K. Howard ou **Vie facile** (1937) de Mitchell Leisen sont parmi ses meilleurs titres de gloire. Il convainc la Paramount de le laisser diriger deux films, **Gouverneur malgré lui** (1940) et **Le Gros lot** (1940), productions modestes et sans vedettes qui remportent un succès inattendu (le premier remporte l'oscar du meilleur scénario). Commence alors une carrière aussi courte que brillante, faite de seulement douze films, (...) Il est un auteur complet car à la fois scénariste, réalisateur et produc-

teur, ce qui est rare à l'époque. Ses films se distinguent par une grande extravagance dans les gags comme dans les personnages (**The Lady Eve**, 1941 ; **The Palm Beach Story**, 1942 ; **Miracle au village**, 1943), qui les rapproche parfois du dessin animé. Avec **Les Voyages de Sullivan** (1941), que l'on peut considérer comme son film testament, il signe une profonde satire d'Hollywood. Sa carrière américaine se termine avec trois films remarquables qui sont pourtant des échecs : il relance le comique d'Harold Lloyd dans **Oh ! quel mercredi !** (1946), signe une des comédies les plus audacieuses et originales de l'époque avec **Infidèlement votre** (1948) et une hilarante parodie de thriller, **Mamzelle Mitraillette** (1949). Il s'installe en France où il réalise discrètement un dernier film, **Les Carnets du major Thompson** (1955).

cinema.encyclopedie.personnalites.bifi.fr

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :	
Le Gros lot	1940
Gouverneur malgré lui	
Lady Eve	1941
Les Voyages de Sullivan	1942
The Palm Beach Story	
Miracle au village	1944
The Great Moment	1944
Héros d'occasion	
Oh! Quel mercredi	1946
The Sin of Harold Diddlebock	1947
Infidèlement vôtre	1948
Mam'zelle mitraillette	1949
Les carnets du major Thompson	1955

[Documents disponibles au France]

Revue de presse importante
Positif n°281/282
Cahiers du cinéma n°549